Lapurdum

Euskal ikerketen aldizkaria | Revue d'études basques |
Revista de estudios vascos | Basque studies review

7 | 2002
Numéro VII

Écriture pour enfants traduction et réécriture dans Bambulo de Bernardo Atxaga « ternuako penak » « amigos que cuentan » (« les peines de Terre-Neuve » « des amis qui comptent/content »)

Mémoire de maîtrise, dir. Mmes Geneviève CHAMPEAU et Aurélie
ARCOCHA-SCARCIA, soutenu le 8 octobre 2002 à l'Université Michel de
Montaigne, Bordeaux 3 (résumé)

Mirentxu Irigaray

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lapurdum/1049>

DOI : 10.4000/lapurdum.1049

ISSN : 1965-0655

Éditeur

IKER

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2002

Pagination : 348-352

ISBN : 2-86781-321-2

ISSN : 1273-3830

Référence électronique

Mirentxu Irigaray, « Écriture pour enfants traduction et réécriture dans Bambulo de Bernardo Atxaga « ternuako penak » « amigos que cuentan » (« les peines de Terre-Neuve » « des amis qui comptent/content ») », *Lapurdum* [En ligne], 7 | 2002, mis en ligne le 01 juin 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lapurdum/1049> ; DOI : 10.4000/lapurdum.1049

notion bien abstraite : la nation. Cette démarche permet de conceptualiser la frontière sous différents angles qui iraient de la frontière vue au prisme des sociétés qui la créent jusqu'aux frontières vues au prisme de l'intimité des sujets qui les vivent et les pratiquent au quotidien. Ce serait donc aller vers une proposition théorique pour la géographie des frontières.

Choisir comme terrain d'étude la frontière franco-espagnole, c'est s'intéresser à l'une des frontières les plus anciennes et les plus stables d'Europe Occidentale. Parce qu'elle est ancienne et stable, on la dit "froide" ou "morte". Malgré cela, il apparaît qu'elle a un intérêt scientifique pour le géographe surtout s'il porte son regard sur les différents aspects qu'elle prend. Elle est, d'une part, imposée conjointement par les Etats français et espagnol et, d'autre part, vécue dans les marges du territoire national qu'elle délimite. Pour cela, des méthodes d'observations différenciées s'imposent. La frontière franco-espagnole possède une histoire construite à force de négociations et de traités, qui lui ont progressivement donné une matérialité physique, qui s'est enrichie d'une matérialité humaine avec l'arrivée des douaniers près des frontières. Mais plus encore, par différents procédés sociaux et culturels et avec l'aide de toute une imagerie populaire, elle est entrée dans la conscience des membres de la société nationale et de ce fait, elle est devenue naturelle et comme allant de soi. Cette frontière matérielle et mise en conscience est imposée aux populations frontalières qui la côtoient quotidiennement. Au lieu de la rejeter car extérieure, les groupes frontaliers vont se l'approprier, la faire entrer dans leur vision du monde et même plus, elle va venir conforter les pratiques et les représentations qui fondent leurs structures et leurs fonctionnements sociaux endogènes. Elle va, d'une part, renforcer les normes spatiales, sociales et culturelles du groupe ; elle fera partie du lieu-village qui est propre et singulier au groupe, elle se verra incluse dans ses récits identitaires. Et, d'autre part, Elle viendra renforcer, d'autre part, des pratiques et des pensées transgressives qui dans un lieu singulier -l'anté-lieu-, s'opèrent. L'anté-lieu et le lieu du village sont liés dans une même logique spatiale, sociale et culturelle. Si, aujourd'hui, la frontière n'existe théoriquement plus, les populations frontalières en gardent un souvenir prégnant, le souvenir d'un temps où elles avaient trouvé un équilibre spatial, social et culturel, et où elles acceptaient de vivre dans un espace tronqué.

Mirentxu IRIGARAY

Écriture pour enfants, traduction et réécriture dans Bambulo de Bernardo Atxaga - "ternuako penak"/ "amigos que cuentan" ("les peines de Terre-Neuve" / "des amis qui comptent/content"), Mémoire de maîtrise, dir. Mmes Geneviève CHAMPEAU et Aurélie ARCOCHA-SCARCIA, soutenu le 8 octobre 2002 à l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3 (résumé).

Ce livre pour enfants commence un soir de Noël. Les personnages principaux nous sont présentés, dont Pantxi Baratzuri Buru ou Panchi Cabecita de Ajo (Pantxi Petite Tête d'Ail, en français). De même, on nous parle d'une famille composée de Maria (la mère, chargée de nettoyer la Bibliothèque de Bidebarrieta dont il est question dans Bambulo), ses trois enfants, Ariadna. Jon et Ainhoa (la petite dernière de cinq ans), et leur père, simplement désigné par "le marin de Terre-Neuve". Ce dernier, revenu d'un long voyage durant lequel il a pêché la morue, raconte l'histoire d'Urkizu, un jeune marin orphelin de

quinze ans, et ses aventures survenues au cours d'un long hiver passé parmi les Esquimaux, ou Inuits.

Bernardo Atxaga explique dans une interview, qu'il a repris dans ce livre l'histoire héroïque des marins basques qui ont été parmi les premiers à pêcher la baleine et la morue et qui ont voyagé dans les "très dangereuses" mers du Nord. Il se souvient également qu'il s'est inspiré, pour son histoire, de la lecture d'une chanson non datée, mais probablement de la fin du XVII^{ème} ou du début du XVIII^{ème} siècle publiée par l'écrivain Patri Urkizu, dans laquelle il est fait référence à des marins basques qui se sont retrouvés nez à nez avec des Esquimaux, et que, postérieurement, il a fait connaissance avec un marin qui était resté parmi ce peuple pour apprendre sa langue, non sans passer par de grandes difficultés. Ce titre est donc un hommage aux marins, et l'histoire d'Urkizu, un récit de formation. Mais le titre a d'autres priorités, comme par exemple d'orienter l'attention du lecteur vers un des aspects de l'œuvre que le narrateur veut souligner. L'intérêt d'étudier un récit pour enfants dont l'auteur est l'un des grands noms de la littérature espagnole contemporaine est de voir comment certains écrivains "pour adultes" ont écrit en visant un jeune lectorat trop longtemps délaissé et de voir comment la littérature enfantine accueille des textes qui, le plus souvent, défendent des valeurs auxquelles l'écrivain est attaché.

Ce troisième volume, qui suit les deux premiers intitulés *Lehen Hurratsak / Primeros pasos* et *Krisia / La crisis*, permet d'aborder ponctuellement l'une des spécificités de la littérature espagnole : le fait qu'elle soit écrite en différentes langues, qu'elle exige un recours à la traduction pour atteindre l'ensemble du public espagnol et, en troisième lieu, que Bernardo Atxaga, comme d'autres auteurs, supervise, voire traduit lui-même certains de ses textes.

Le terme "traduction" est alors insuffisant car cette activité de translation dépasse ce que nous entendons généralement par "traduction" pour déboucher vers une "réécriture", au sens où le texte subit des transformations qui ne sont pas exigées par le simple passage d'une langue à l'autre.

Le troisième livre de Bambulo comprend quatre parties que nous appellerons A, B, C et D. Ce qui semble déterminant dans la structure de ce volume, c'est l'inversion chronologique entre ces différentes parties.

PARTIE A :

Le livre s'ouvre sur un prologue relativement long. Bambulo, nous l'apprenons plus tard, est un chien qui écoute des histoires, ou observe des faits, et les retranscrit. Mais Bambulo a aussi un secrétaire qui corrige et ordonne ses notes. Il y a donc deux acteurs qui écrivent : Bambulo et son secrétaire. Et c'est celui-ci qui fait publier les livres chez l'éditeur. Le secrétaire de Bambulo, est dans le prologue, le narrateur.

Cette partie A. évoque donc les relations entre le secrétaire et l'éditeur. Elle est centrée sur la fabrication du livre, et correspond à un premier niveau de récit.

PARTIE B :

Le narrateur est toujours le secrétaire. Il fait appel à sa mémoire (et par la même occasion à celle du lecteur) pour opérer un "flash-back" et nous fait ainsi replonger dans la situation finale du deuxième livre, qui se terminait une veille de Noël. Ceci est important pour affermir, dans la mémoire de l'enfant, le lien avec le livre précédent. Il décrit les sentiments de chacun, puis nous devenons témoins de la discussion qui a lieu autour d'une table, dans une pièce souterraine de la bibliothèque de Bidebarrieta, chez Pantxi Cabecita

de Ajo / Baratzuri buru au cours et à la suite d'un repas familial. Là Bambulo, le héros de la série, devient narrateur et raconte "sa" version de la Nativité. Il relate les faits dans lesquels Zorobambul, un de ses ancêtres, est impliqué. La partie B nous fait pénétrer dans l'histoire de deuxième niveau. Cependant, la conversation entre Zorobambul et l'un de ses amis, un chien berger, nous donne accès à un troisième niveau de récit.

PARTIE C :

Le marin de Terre-Neuve prend le relais de la narration, et raconte l'histoire d'Urkizu le marin en douze chapitres. Tout comme Bambulo, c'est un narrateur de deuxième niveau de récit. Cette partie occupe presque tout le volume. Au même titre que Zorobambul, Urkizu, le protagoniste de cette histoire, nous fait pénétrer dans un récit de troisième niveau. C'est une fiction dans la fiction.

PARTIE D :

C'est un retour à la situation de la partie B, un retour au deuxième niveau de récit. Le marin vient de terminer de raconter son histoire qui a éveillé la nostalgie de Bambulo - qui la met par écrit -, à propos d'un compagnon qui l'a aidé dans le deuxième livre : "el pajarito de pico largo" / "txori moko-luzea" (= l'oiseau au long bec). Bambulo n'a pas eu de ses nouvelles depuis longtemps et se demande s'il n'est pas mort. Le livre se termine par la matérialisation de cet oiseau entre les rayons de la bibliothèque, où se trouvent les personnages.

Cette partie présente un décalage temporel. En effet, le livre commence avec l'édition du troisième livre, et se finit avec la prise de notes de Bambulo sur l'histoire racontée dans ce volume. La chronologie est inversée : Bambulo prend des notes et son secrétaire les ordonne afin de les publier.

L'inversion chronologique est signifiée de façon analogique par la promenade des personnages dans la bibliothèque. En effet, ceux-ci marchent également dans le sens inverse de l'alphabet, soit de la lettre "Z" à la lettre "C" (en castillan), à la lettre "K" (en basque, la lettre "C" n'étant plus utilisée de nos jours).

Dans la partie A, l'éditeur enjoint le secrétaire de terminer rapidement la mise en ordre des papiers de Bambulo, afin de publier le troisième livre. Après avoir terminé son travail, le secrétaire contacte Bambulo par téléphone, en lui disant que finalement, il n'occupe qu'une place infime dans le livre, composée quasi exclusivement par l'histoire du marin Urkizu. Puis il appelle l'éditeur pour le prévenir que le troisième livre est enfin prêt.

Dans la partie B, la scène se passe un soir de Noël, chez Pantxi Cabecita de Ajo / Baratzuri Buru, dans les souterrains d'une bibliothèque (de Bidebarrieta). L'histoire se déroulant un soir de Noël suggère à l'enfant un jour magique, lors duquel, la plupart du temps, il reçoit des cadeaux. Pantxi, Bambulo et la famille composée de la mère Maria, du père, le marin de Terre-Neuve et de leurs trois enfants, Ariadna (l'ainée). Jon et Ainhoa (qui fête ses cinq ans ce soir là), sont réunis autour d'une table où ils mangent tout en discutant. C'est à cette occasion que Bambulo donne sa version de la Nativité.

La partie C succède chronologiquement à la partie B, puisque le marin de Terre-Neuve y raconte l'histoire d'Urkizu sur douze chapitres.

Dans la partie D, on nous dit que Bambulo prend note de ce qu'il vient d'entendre. Cela étant, si nous devons restituer l'ordre chronologique de l'œuvre, nous obtiendrions le classement suivant : partie B, partie C, partie D, partie A. Il s'agira d'essayer de trouver un sens à cet ordre qui a été choisi.

La fabrication du livre, le fait d'écrire sont mis en relief. Grâce au secrétaire, on entre dans l'atelier de l'écrivain. Les parties B et D mettent aussi en scène des circonstances dans lesquelles les histoires de second degré sont racontées. L'attention de l'enfant est donc attirée vers des situations de production de discours. L'effet produit est que le lecteur a ainsi l'impression d'écrire lui-même (au moment où il le lit) le troisième livre. Il assiste "en direct" à la conversation qui y sera consignée.

Nous pouvons aussi remarquer tout au long du livre la présence cachée ou non d'autres oeuvres.

En premier lieu, nous avons vu que Bernardo Atxaga avait construit son livre sur la base d'un chant traditionnel labourdín : Ternuako penak. Le récit s'inscrit ainsi dans la lignée de la littérature populaire orale. Il constitue, de par l'intertextualité, une remontée dans le temps. Il s'en sert surtout pour l'élaboration de l'histoire d'Urkizu. L'intertextualité, ici, est donc historique, puisqu'elle rappelle un passé probablement vécu. Il est fait allusion au chant à six reprises en tout. La première fois, les couplets sont cités, puis le tout premier couplet revient comme un refrain. Le chant traditionnel livre un motif central de l'histoire d'Urkizu et il crée le suspens : le personnage sera-t-il lui aussi mangé? Parfois ce n'est qu'un vers qui est cité. Cependant nous pouvons remarquer que les allusions à Ternuako penak sont généralement à mettre en relation avec une situation de mal-être, d'angoisse, de danger, de colère...

Dans le prologue, le narrateur inclut également quelques rappels des histoires de Bambulo, que le lecteur peut retrouver dans les deux premiers livres de la série.

L'intertextualité joue également un rôle dans le discours du secrétaire. Prenons pour exemple le moment où l'éditeur parle avec celui-ci d'un ancêtre de Bambulo. Il évoque un chien, Bambulillo, dont il dit qu'il s'est enfoncé dans le sable et qu'au dernier moment il a été sauvé par Bambulilla. Puis il ajoute que l'on conserve de Bambulillo un portrait peint par Goya. Effectivement, Goya a réellement peint un tableau intitulé Le Chien. Cette histoire de chien enlisé, qui dans Bambulo, se nomme Bambulillo, fait référence à deux types de systèmes sémiotiques différents : la peinture et la littérature. Cela donne toute latitude à l'auteur pour inventer des fictions et revendiquer ainsi une totale liberté de création. Ce "correctif" apporté au tableau de Goya, invite l'enfant à s'approprier lui aussi la peinture, au lieu de la regarder comme un monstre sacré et lointain. C'est aussi une façon d'inciter l'enfant à entrer dans un musée. Soulignons que les références basques jouxtent des références plus largement espagnoles, ce qui suggère que la culture basque soit ouverte sur la culture castillane.

Plus loin, l'intertextualité s'élargit encore à un livre fondateur de la culture occidentale : la Bible. Bambulo donne sa version canine de la Nativité en y intégrant l'un de ses ancêtres.

Un autre cas d'intertextualité apparaît dans la dernière partie du livre à propos du poème d'un poète latin : Catulle.

Nous pouvons constater un élargissement progressif de l'intertextualité par la citation d'un poème antique traduit. Nous pouvons également noter qu'une continuité est établie entre le poème et le récit par le motif de l'oiseau (moineau / oiseau bleu d'Urkizu / oiseau-au-long-bec de Bambulo). La culture latine est ainsi rendue vivante.

Dans "Ternuako penak" / "amigos que cuentan", il apparaît également des messages moraux tels que la justice, le fait de ne pas juger les gens en fonction de leur apparence... Le thème de la mort est également traité.

L'intérêt de présenter pour un lecteur enfant l'expérience de Urkizu, ce passage par l'épreuve, presque par la mort à soi, avant le retour à la vie, est tout simplement de montrer ce qu'est la vie. et de forcer le jeune lecteur à y réfléchir, tout en lui offrant un modèle de comportement à imiter.

Ce récit semble reprendre un schéma mythique de passage sur terre, avec ses hauts et ses bas. Nous avançons dans la vie grâce à des objectifs que nous nous sommes fixés. Elle nous présente des embûches qu'il faut surmonter, allant parfois jusqu'à la mettre en péril. Dans notre existence, il faut savoir prendre des risques. De plus, ce récit met en relief les relations que chacun devrait avoir avec autrui - des rapports basés sur la tolérance et l'écoute de l'autre -, de même que les qualités du modèle : Urkizu.

Soulignons de plus qu'Urkizu a connu la mort de près. puisqu'il est orphelin depuis l'âge de sept ans (âge moyen du lectorat de Bambulo). Aussi a-t-il dû se débrouiller pour survivre : il a donc travaillé pour cela. On nous indique que pour lui, être à Terre-Neuve pour apprendre la langue Inuite est comme du repos, une chance de s'adonner aux jeux que par le passé, il avait dû laisser de côté.

Cela rend Urkizu encore plus touchant, et permet au petit lecteur, en plus de ce dont nous avons parlé auparavant, de voir sa vie comme un cadeau, et de réfléchir à sa condition d'enfant qui va à l'école, s'amuse avec ses camarades, pendant que d'autres n'ont pas cette chance et sont déjà exploités dans le monde du travail. Ce récit est donc également un récit d'apprentissage.

Bambulo, comme beaucoup d'autres oeuvres de Bernardo Atxaga, a d'abord été écrit en basque et a été ensuite "réécrit" en castillan. A la lumière d'une étude des variations entre l'original basque et la version castillane de la partie B, il apparaît que la version en langue basque présente la particularité de mimer, d'imiter la langue orale en adoptant le plus souvent un langage plus familier que la version en castillan. Le basque est également la langue qui s'adresse le plus fréquemment à un public savant, plus âgé, voire adulte, possédant un minimum de culture générale (littéraire, culturelle...). Dans l'histoire d'Urkizu, nous trouvons un vocabulaire plus spécifique en basque où le lecteur est censé connaître ce qui se rattache au monde de la pêche et à la navigation.

La version castillane, en revanche, adopte un ton et un style plus didactiques qui permettent au narrateur de pouvoir expliquer de façon simple ce qui pourrait faire obstacle à la compréhension d'un enfant, voire même à lui enseigner ce qu'il doit savoir.

Cela étant, ce n'est pas pour autant que le petit lecteur est privé d'imagination... Bien au contraire, cette édition comporte sa part de fiction en même temps qu'elle oblige parfois le lecteur à se documenter pour connaître la "véritable" version de l'histoire qu'il est en train de lire.

Nous pouvons conclure que "Ternuako penak" a bien pour finalité de rappeler ce passé maritime qui était autrefois transmis oralement de générations en générations, ou vise à le faire connaître, alors que "amigos que cuentan" a davantage pour but d'informer le lecteur non-basque sur une tradition qui était propre aux Basques. Ici, l'auteur a pris sur lui d'enseigner cette tradition (en tant que Basque) à l'autre qui ne l'est pas, mais qui s'intéresse à son peuple et à sa culture.